

Parole de femme détenue à Lantin : “En prison, on revit tous les jours la même journée”

■ Mardi soir, une dizaine de femmes ont présenté le résultat d'un travail de dix mois sur leur vécu carcéral. Des mots bouleversants.

Reportage Annick Hovine

La couleur turquoise des murs tente d'adoucir la réalité; elle ne l'efface pas. Au bout du couloir, il y a une grille qui ne s'ouvre que quand on a vérifié que la suivante est bien fermée. Bloquée, coupée de l'extérieur, comme la vic dans le quartier des femmes de la prison de Lantin. Elles sont environ quatre-vingt dans le “bloc”, prévenues et condamnées, sur deux niveaux.

Une quarantaine de chaises sont disposées en cercle dans la salle de sport. Les rideaux noirs sont tirés, plongeant la pièce dans la lumière artificielle. Une jeune femme danse. D'autres sont assises, stressées. Dans dix minutes, elles vont parler, pour la première fois, de leurs constats, de leur vécu, de leur ressenti en milieu carcéral devant des personnes extérieures à l'établissement pénitentiaire. Un groupe d'une dizaine de détenues travaille depuis octobre sur ce projet, avec l'équipe d'animation de Lantin, l'ASBL Barricade, Alternative Théâtre. Dans l'après-midi, elles ont présenté ce travail à leurs codétenues – une sorte de répétition générale.

Ce mardi soir, dans la salle, il y a madame la directrice, un représentant de la ministre wallonne Isabelle Simonis, (compétente pour les droits des femmes) et des citoyens qui se sentent concernés par ce qui se passe derrière les murs. “C'est une mise à nu, vous savez. Ce n'est pas facile”, glisse Catherine, condamnée à 25 ans, détenue depuis 9 ans.

La prise d'initiatives ? “Même pas en rêve !”

Vanessa s'arrête de danser, s'assied. Valérie se lève, se lance. “Ce qui me pèse le plus en prison, c'est le manque de sens. Cette impression que je n'apprends rien, que je perds mon temps, que ma vie se gaspille”. Elle tourne autour de la pièce en parlant. En rond comme la vie derrière les barreaux. “La punition est nécessaire, mais à quoi sert-elle si elle n'a pas de sens?” Alors oui, en prison, on reçoit une structure,

“une bonne grosse structure, bien rigide”. Tout est cadré; les horaires sont fixes, immuables : 7 h, ouverture des portes; 7 h 15 : eau chaude, médicaments, poubelle; 7 h 45 : départ au travail pour celles qui ont la chance d'en avoir un... Et caetera. Les repas sont apportés tout prêts; les vêtements; on vient vous chercher pour le travail, le médecin... La réflexion, l'initiative, l'autonomie, la responsabilité ? “Même pas en rêve ! martèle Valérie. Pas besoin de te prendre en main; t'es pris à bras-le-corps par le système carcéral.”

Dans quelques mois, après trois ans de prison, elle sortira. “Structurée”, raille-t-elle. Mais larguée, déconnectée.

“Je peux vous dire aujourd'hui ce que je ferai dans 15 jours à cette heure, à la minute

près. En prison, on revit tous les jours la même journée.”

Valérie

Condamnée à 10 ans de prison

“C'est tout ce que j'avais à dire...”

“Moi, je vais vous parler du cachot”, annonce Latifa. Enfermée seule 24 heures sur 24 avec juste un matelas, “mon bras comme oreiller”, une couverture qui pue. Une prison dans la prison. Une punition dans la punition. Personne ne peut s'approcher de la porte. Aucun contact avec les autres détenues; le temps est dur et long.

Anna prend la parole à son tour, raconte une histoire terrible : la fausse couche de son “duo” – sa codétenue. “Elle avait mal au ventre, elle saignait. On lui a dit que ce n'était pas grave. Deux-trois jours après, elle va aux toilettes, elle m'appelle : je vois son bébé dans la cuvette.” Anna montre en écartant le pouce et l'index : “Il était grand comme ça”. Son “duo” n'a ensuite vu ni gynécologue, ni médecin. “Pendant un mois, elle a fait des hémorragies : c'est moi qui lui mettais des Pampers”. Anna s'arrête : “C'est tout ce que j'avais à dire.”

Silence dans la salle de sport; les rideaux noirs tremblent doucement. En prison, on n'a aucune intimité, aucun moment où on est seul, enchaîne Nathalie. Ni en cellule, ni à la douche, “ni sur le pot, la culotte autour des chevilles”. Elle ne le supporte pas. “Pour moi qui suis très pudique, c'est atroce de vivre ça au quotidien”.

“Sans les agents, je vais faire quoi, moi ?”

Détenues, les femmes restent des mères. Vanessa a un petit garçon de 4 ans. Le juge lui a demandé si elle voulait qu'il soit placé. Le cri a jailli : “Non”. L'enfant vit désormais chez sa maman à elle. “Quelquefois, je fais des bêtises, mais ce n'est pas pour ça que je suis mauvaise en tout. On continue à avoir un lien. Mais est-ce que je peux continuer à être une bonne mère ?”

Catherine sait ce que ça veut dire. Sa fille avait 3 ans le jour de son incarcération; elle en a 12 aujourd'hui. Quand on est en prison, on a automatiquement l'étiquette de mauvaise mère, dit-elle. “On fait tout pour garder les liens : des lettres, le téléphone, les visites...” Mais voir son même deux heures deux fois par mois, ce n'est pas assez. “Quand l'enfant s'en va, il a gros sur le cœur : il sait qu'il va laisser sa maman à l'intérieur”. Qui ne peut que rêver : sa rentrée scolaire, ses anniversaires, son évolution... “On n'a pas d'autre choix que d'être spectatrice de la vie de ses enfants”, lance Catherine : “Pour toutes les mamans, ne faut-il pas trouver des solutions ? Que faire pour rester dignes et présentes pour nos enfants ?”

Il y a encore Gaëlle, si jeune, si fragile, détenue depuis ses 20 ans. “Je vais sur mes 26 ans. Il me reste 2 ans à fond de peine. Quand je serai dehors, qu'est-ce que je vais faire sans les agents ? Qui va me féliciter quand j'aurai réussi une formation ? Qui sera là quand je m'automutillerai, quand je ferai une tentative de suicide ?” La jeune femme n'a personne dehors,

sauf une tante. Sa mère est morte, son père ne veut plus entendre parler d'elle. Désarmante, elle répète : “Sans les agents, je vais faire quoi ? La prison m'a fait grandir. Quand il y avait un mot que je ne comprenais pas, c'est eux qui m'expliquaient. Je vais faire quoi, moi ?” Gaëlle a un rêve : devenir ambulancière.